

La W - Französische Flakbatterie

Lors de leur retour de permission en France durant l'hiver 1943-1944, certains jeunes Français parmi les premiers volontaires à la Waffen SS font l'objet de plaintes déposées auprès des autorités allemandes. En attendant leur comparution, on les regroupe donc à Weiler près de Sennheim, dans une usine désaffectée pour y parfaire leur formation. Finalement la justice militaire SS, l'Abteilung III du SS-Ausbildungslager Sennheim se montre indulgente, les punitions sont levées mais mentionnées sur leurs Soldbücher. Ils sont incorporés au sein de la 3^{ème} compagnie, sorte de compagnie semi-disciplinaire, constituée de fortes têtes, commandée par le SS-Untersturmführer Henri Maud'huit fraîchement sorti de l'école d'officiers SS de Bad Tölz. Cette compagnie formera le noyau de la compagnie de Flak.

Le 10 janvier 1944, alors que des hommes de la 3^{ème} compagnie déchargent des wagons de munitions en provenance de la base navale italienne de La Spezia, l'horreur se produit : une énorme déflagration tue onze volontaires. Ils seront inhumés au cimetière de Mulhouse.

Le 1^{er} avril 1944, la compagnie quitte Sennheim pour se joindre à la Sturmbrigade et arrive à Neweklau (1), Reichprotektorat Böhmen und Mähren, trois jours plus tard. Elle devient alors la 6^{ème} compagnie de la Brigade d'assaut. Son instructeur est un Allemand, le SS-Ustuf Jauss.

Le 22 avril 1944 Maud'huit est remplacé par le SS-Führerwerber Guignard, un ancien capitaine de la Légion Etrangère. Son adjoint est le SS-StandartenOberjunker Fayard qui commande aussi la 1^{ère} section. Né le 17 mai 1922, Fayard ancien du NSKK s'est engagé à la mi-novembre 1943 dans la Waffen SS. Passé par Sennheim où il avait le grade de SS-Rottenführer (2), il sort également de la SS Junkerschule Bad Tölz où il avait suivi le cours d'officier (1. Sonderlehrgang für franz. Offz.) du 10 janvier au 11 mars 1944, nommé SS-StandartenOberjunker à l'issue de ce stage.

Le 25 avril 1944, la 6^{ème} compagnie part pour Munich en formation à la Kaserne Freimann Ingolstraderstrasse München où se trouve un régiment d'instruction et de dépôt de la Flak SS. Elle y arrive le 28 avril 1944, date



René Fayard avec le grade de SS-Rottenführer

ou elle prend le titre de SS-Französische Flakbatterie, elle y reste trois mois jusqu'au 28 juillet.

Durant son stage à Munich, la Flak participe à la défense de la ville contre l'aviation alliée mais aussi à la réparation des ponts ferroviaires endommagés par les bombardements.

Elle protège aussi la caserne contre d'éventuelles troupes « rebelles » lors du putsch manqué du 20 juillet.

La compagnie Flak est composée d'1 officier, 36 sous officiers et 111 volontaires.

La première section est commandée par Fayard, la seconde par Ouvre, la troisième par Mary.



Kaserne Freimann Ingolstraderstrasse München

L'intégration

Le 28 juillet 1944, la SS-Französische Flakbatterie part pour *Bruß* (3) en Poméranie où elle y arrive le lendemain, puis le 17 août elle est transférée au camp d'entraînement (Truppenübungsplatz Westpreußen) de Saalesch (4) dans le corridor de Danzig. Elle y est rejointe, par quelques éléments de la LVF. Le Std.Ob.Ju. Fayard succède à Guignard promu au grade de SS-Hauptsturmführer et transféré à Schwarnegast. Le SS-Standartenoberjunker Vincenat, ancien de la LVF, prend le commandement de la 1ère section. Fin octobre la Franz. Brigade der SS, composée entre autre des restes de la LVF, Sturmbrigade et Flakbatterie est transférée à Wildflecken

Le 31 octobre 1944, la SS-Französische Flakbatterie part pour la gare de Brückenau près de Wildflecken.

Le 3 janvier 1945, la Flak est envoyée par le SS-Brigadeführer Krukenberg, commandeur de la brigade française, à Fulda-Bachrain pour assurer la défense aérienne contre les forteresses volantes. La compagnie loge chez l'habitant et abat plusieurs avions.

La Poméranie

Le 1^{er} février 1945, la brigade devient la 33. Waffen-Grenadier-Division der SS "Charlemagne" (Franz.Nr.1). Le 25 février 1945 elle part de Bachrain pour la Poméranie où une partie de la division vient d'arriver. Le lendemain elle arrive à Neustettin (5) et entre aussitôt en action contre les avions polonais qui

attaquent la gare. Dans la nuit du 26 au 27 février vers 1h00 du matin la compagnie doit rembarquer dans des wagons remorqués par un train blindé (6) en partance pour Kolberg (7). Vers 3 heures du matin l'embarquement est pratiquement terminé lorsque les blindés russes passent à l'attaque.

Il est environ 7h00 lorsque le train blindé accroche les wagons et prend la direction de Kolberg via Bublitz et Köslin.

Si le matériel parvient à s'échapper, les hommes de la Flak restent sur place et combattent en tant que simples grenadiers.

Dans l'enfer de Neustettin

Sur ordre du Waffen-Oberführer Paud et à la demande du colonel Arthur Kopp (7) Festungskommandant de Neustettin, un bataillon de marche est créé et commandé par le Waffen-Obersturmführer Auphan. Ce bataillon qui est intégré au régiment du lieutenant colonel Sledging comprend la compagnie de Flak, la 4/58 commandée par le waffen-Obersturmführer Tardan fortement éprouvée par les combats précédents ainsi que la compagnie de Panzerjäger du régiment 58 (Pz.Jg.Kp/58) sous le commandement du Waffen-Obersharführer Girard de la 10/58. Ce bataillon de 3 officiers et 250 hommes environ participe aux combats retardataires permettant le retrait de la « Charlemagne » ainsi que la défense de la ville. La compagnie Fayard est donc disposée au nord, une situation délicate. La 4/58 est placée au sud sur un secteur long de 1200 mètres.



Neustettin avant 1945

Chaque compagnie est renforcée par 2 groupes de chasseurs de chars armés de Panzerfaust. 1 section et demie se tenant en réserve.

La défense de la ville s'annonce ardue malgré un avantage géographique certain. La ville est bordée de forêts, de lacs, de ruisseaux et de tourbières. Des barricades sont dressées aux croisements les plus stratégiques, les ponts sont minés tout comme certains champs. On compte aussi la présence de fortification dont des bunkers.

Les 2.000 allemands, dont 2 compagnies locales du Volkssturm, ne pourront rien face aux 10 000 Russes.

Le rapport est donc de 5 contre 1 à la défaveur des forces allemandes, le combat ne pourra donc être que retardataire.

Les combats sont intenses car outre l'aviation polonaise dont 4 divisions survolent la région, l'infanterie russe avec trois régiments de cavalerie (65, 86, 121) et le 207^{ème} bataillon blindé sont de la partie.

Le Waffen-Obersturmführer Auphan commande à la 4/58, installée près de la caserne à la sortie Ouest de la ville, de recueillir la compagnie de Flak placée en flèche et mal engagée du côté des casernes d'artillerie qui a le plus grand mal à décrocher.



Generalmajor Arthur Kopp (18/07/1895 - 18/06/1979)

16/03/1936 Major avec effet rétroactif au 01/11/1935, 01/10/1939 Oberstleutnant, 01/10/1941 Oberst, Generalmajor 01/04/1945 Croix allemande en or (02/02/1942), commandant du 1 régiment blindé (26/08/1940-01/02/1942), puis 01/02/1942-01/04/1942 en réserve de l'O.K.H., Inspekteur der Feldzueg-Inspektion (Magdeburg) (01/04/1942-01/03/43), chef d'état-major du Korück 559 (01/03/1943-21/03/1944), commandant de la place (Truppenübungsplatzes) d'Oldehock (21/03/1944-03/05/1944), commandant de la brigade d'attaque Narwa (03/05/1944-20/09/1944), commandant de Neustettin (20/09/1944-28/02/1945), commandant (kampfkommandant) et de la division de forteresse de Swinemünde (15/03/1945-28/03/1945), enfin commandant de Swinemünde (28/03/1945-05/05/1945). Après la guerre: il est capturé par les Britanniques. Le 07/02/1946 il est libéré et en retraite.

La résistance est acharnée mais vers 16 heures, une brèche est ouverte dans les lignes allemandes. Les Russes attaquent alors le flanc de la Flak qui ne peut que reculer.

Le 27 février vers 17 heures la ville doit être abandonnée, quelques groupes d'Allemands isolés résistent encore une heure.

Le colonel Kopp a plié bagage abandonnant carte, papiers et téléphone, certains gradés partent même à bicyclette. La ligne de repli étant la « Pommern-Stellung » de Bärwalde.

Neustettin est sécurisée le 27 mars à 22 heures et annoncée à Staline comme définitivement libérée le lendemain. L'OKH situé à Zossen signale la ville totalement perdue le 28 mars 1945 à 1h20 du matin. Si les Russes dénombrent officiellement 48 morts, un chiffre à revoir naturellement à la hausse, les Allemands ont perdu 188 hommes sans parler des nombreux corps jamais retrouvés et enterrés dans les environs de la ville. Malgré tout, la prise de la ville fut assez rapide et les destructions peu nombreuses mais revenons à notre compagnie de Flak.

La route étant coupée à 5 kilomètres de Neustettin, Tardan atteindra tout de même Bad Polzin pour tenter de rejoindre la division qui se regroupe au sud de Belgard. Après de nombreux détours, la Flak prend un autre chemin. Les hommes de Fayard retraitent le long de la voie de chemin de fer en direction de Belgard, un

chemin prit précédemment par les 2 compagnies Volkssturm.

Elle y perd son matériel à Gross Tychow (8) à une vingtaine de kilomètre au Sud/Est de Belgard. La compagnie retrouve le reste de la division aux environs de Körlin et cantonne à Kramenz. 40 à 50 hommes sur les 130 initiaux ont disparus dans la bataille. Fayard est proposé pour la croix de fer de 2^e classe.

Le 6 mars 1945, alors qu'elle tente de percée les lignes russes avec le I./RM « Fenet » et l'*Inspektion* allemande, la compagnie Flak est encerclée dans un bois, et si certains arrivent à s'en tirer, d'autres sont fait prisonniers. Fayard et quelques hommes sont capturés mais parviennent à s'échapper malgré tout. Disloquée la SS-Französische Flakbatterie cesse d'exister en tant qu'unité constituée.

- (1) Neveklov en République Tchèque
- (2) Sergent pour son équivalent français
- (3) Brusy
- (4) Zalesic en Pologne
- (5) Szczecinek
- (6) peut être celui du capitaine Allemand Roeming arrivé la veille à 18h00
- (7) Kołobrzeg
- (8) Tychowo

Epilogue



Durant l'année 1945, l'ex SS-Untersturmführer René Fayard atteindra finalement l'Espagne puis l'Argentine de Perron. Il s'associa ensuite avec Jean de Vaugelas dans « Les caves Franco-Argentines » du domaine San Rafael près de Mendoza, la région viticole du pays. Il prendra la direction de l'entreprise en 1957 suite à la mort accidentelle de son associé (selon certaine sources, de Vaugelas serait mort en 1954 !). En 1960, Fayard échappera à une tentative d'assassinat et découvre que sa voiture a été sabotée. Le 3 mars de cette même année, il jouait au bridge avec sa femme et un ami dans le jardin de sa maison

lorsqu'il fut assassiné d'une balle dans la tête. Voici la version de Saint Loup : « *Quelques mois plus tard, en effet l'ex-Hauptsturmführer* (ndlr : il se trompe de grade) *Fayard tombait à son tour, assassiné par un inconnu. Alors qu'il se trouvait dans la grande salle de l'Estancia, à la place qu'il occupait...un « sniper » tirant par une fenêtre ouverte lui logeait une balle dans la tête* ». L'assassin ne fut jamais découvert.

Notes

►L'auteur Robert Forbes dans son ouvrage « Pour l'Europe » se serait trompé d'une journée dans les combats, à la page 417 « Dans la nuit du 27 au 28 février 1945, l'Obf. Puaud réunit les officiers. Les Russes menaçant déjà Neustettin ».

Or dans un texte polonais ainsi que dans l'historique de Robert Sourlat il est mentionné que Neustettin est libérée le 28 mars.

Une erreur de l'auteur britannique assez surprenante car nous savons que son livre fut largement inspiré (mais pas seulement) par l'historique du vétéran Français.

► Toujours dans le même ouvrage, lors de l'arrivée de la Flak à Neweklau le 1^{er} avril 1944 il est écrit qu'à la demande du SS-Ustuf. Jauss l'Ostuf. Mortain prend le commandement de l'unité à la place de Maud'huit, puis le 22 avril Maud'huit aurait été remplacé par Guignard. Où est donc passé Mortain ??

► Les hommes de la Flak ont été les seuls, hormis les Allemands, à conserver le préfixe « SS » devant le grade à la place du « Waffen », alors en rigueur à la division « Charlemagne ».

► D'après certaines sources erronées le colonel Kopp se transforme en général Kropp. D'après les archives il aurait été nommé Generalmajor le 01/04/1945 soit quelques jours après la bataille de Neustettin.



► Les noms des dix volontaires tués le 10 janvier 1944 (autre date avancée le 9 février 1944) pendant le déchargement du train saboté :

- Cottin Albert
- Delebasse Jules
- Delebrouck André
- Moncelet André, né le 28 mars 1919 à Paris
- Morel Marcel, né le 21 mai 1926
- Prignot Lucien
- Rougier Louis
- Seguin Jacques
- Virrion Robert, né le 12 février 1922
- Grangeri Louis
- Un onzième homme devait décéder le lendemain des suites de ses blessures. Son nom malheureusement nous est inconnu.

Veillant sur les cercueils des Français, la sentinelle d'honneur, le SS-Schütze Andréas Terveer. Né le 10 août 1922 à Langendorf en Allemagne de parents néerlandais, Terveer souhaite devenir Allemand dès 1940. Après son engagement dans la Waffen SS, il obtient son certificat officiel de nationalité allemande le 17 novembre 1943.



Le Sdkfz 11, *Sonderkraftfahrzeug 11*

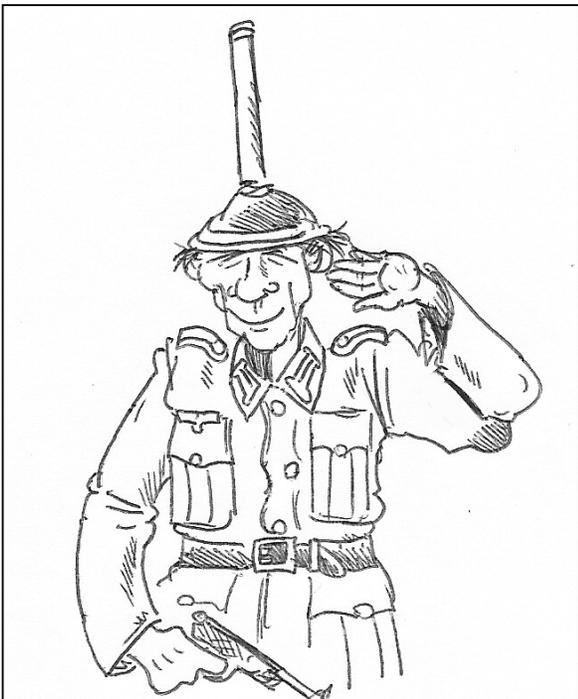
Sa pièce de Flak de 3,7cm équipe aussi la division Hitlerjugend.

Selon Richard Landwehr (*Siegrunen* n°72) il aurait équipé la compagnie de Flak française. D'autres sources proposent des véhicules SPW et LKW sans plus de précision sur le tracteur.

Un vétéran consulté ne se souvient pas avoir vu un seul véhicule semi-chenillé au sein de la Flak.

Sources

- *German Order of Battle* de Samuel M. Mitcham Jr notamment pour les informations sur le grade de Kopp
- Un texte polonais anonyme signé sur la bataille de Neustettin
- *Cernay 40-45* d'Henri Mounine
- *Pour l'Europe* de Robert Forbes
- Un numéro de *Der Freiwillige*
- Magazine n° 72 de *Siegrunen* de Richard Landwehr
- Extrait de l'historique sur les volontaires français dans l'armée allemande de Robert Sourlat.



Roger Sylvain René

Né le 17 avril 1913 à Ternay (Loir et Cher)

Marié, 2 enfants

Domicilié à Castelsarrasin

Titulaire des deux parties du Baccalauréat

Hôpital psychiatrique en mars-avril 1940.

Du 08/1940 à 09/1940 en garnison à Montauban.

09/1940 à 01/1941 Lieutenant en garnison au C-T-T-C de Fréjus.

Sous l'insistance de sa femme, le couple ayant besoin d'argent, Roger Sylvain s'engage à la LVF le 01/09/1941 à Versailles. Déserte au bout d'une semaine et retourne à Castelsarrasin en civil.

Se réengage à la LVF le 01/11/1941 à Versailles et part pour la Pologne vers le 04/12/1941. Fatigué il est débarqué du train à Naney, reste 2 semaines à la maternité de Naney. Il est transféré à l'hôpital de Sainte Anne à Paris où il reste 2 semaines. Il est renvoyé dans son foyer à Montauban le 10 janvier 1942. Le même jour il demande à être réintégré dans l'armée d'active de la sub-division de Montauban mais l'autorité militaire de Montauban le fit enfermer à l'asile d'aliéné de Braque. Il y sort le 7 avril 1943.

Après deux tentatives infructueuses il passe en Espagne le 9 juin 1944 puis débarque au Maroc le 26 octobre 1944. Il revient en France, au Val de Grâce le 2 avril 1945. Il fait partie du dépôt des isolés de Casablanca à Marseille et affecté à la I^o D.I.C.E-O à Marseille sous son grade de lieutenant (en instance de réforme). Considéré comme atteint de débilité mentale

Bey Jacques Jean François

Né le 22 avril 1907 à Théza (Pyrénées Orientales)

En avril 1942, il s'engage à la LVF, recruté par voie de presse et se présente 1 place de la banque à Perpignan où il est inscrit par le président régional Raymond Vairoli. 10 jours plus tard il s'occupe du bureau de l'arrondissement de Ceret en ce qui concerne l'engagement et le recrutement des volontaires. Il y reste 1 an environ. Il est payé 1600 frs par mois. Déplacement avec frais de séjours 80 frs par jour, les frais de transport sont remboursés. Il est muté à Perpignan où il procède à une quarantaine d'engagements qui sont dirigés sur Guéret et Paris. Il est secondé dans son travail par Gaston Bibly, ancien LVF du front de l'Est.

Janvier 1944. Il est payé 4800 frs par mois et devient recruteur pour la Waffen SS.

Après un contrôle d'identité il rechigne à montrer sa pièce d'identité et menace le policier il est donc interpellé en civil le 7 mai 1944 à la Gare de Castelsarrasin. Un procès verbal est rédigé puis Jacques Bey est relâché.

Il est capturé le 21 août 1944 et transféré à Perpignan le 8 février 1945.



KÖRLIN 1945



Ce dossier en deux parties est une version expurgée du guide touristique qui sortira durant l'année 2010. Ce dossier ne suit pas un ordre chronologique.

Engagée fin février 1945 en Poméranie, la 33. Waffen-Grenadier-Division der SS "Charlemagne" (Franz.Nr.1) constituée de français de la Waffen SS a débarquée à la gare de Hammerstein (1) où elle a été envoyée par convois. Le gros de la division sévèrement malmenée durant les combats, après s'être repliée à Bad Polzin (2), remonte vers le nord. Ordre de marche : le port de Kolberg (3) et la Baltique. La réorganisation de la Charlemagne se fait avant Belgard (4), dans l'après-midi du 2 mars 1945. La division reçoit l'ordre de prendre position autour de Körlin (5), un village situé au nord-ouest de Belgard.



Ci-dessus.
Ernest G... né le 7 novembre 1923. Il s'engage en 1943 à la LVF. Versé à la « Charlemagne » au régiment 58, compagnie de transmissions. Il est blessé en Poméranie. Décoré de l'EK.II et l'EK.I. Il survit à la guerre et devient restaurateur à Paris. Il décède en 2004.



Ci-contre.
Soldbuch d'un volontaire français. Volontaire à la Kriegsmarine, il est versé à la brigade « Charlemagne » dès septembre 1944. Grâce à ses connaissances en allemand, Il devient traducteur à l'Etat-Major avec son camarade Roger S... Après la déroute de Poméranie, il finit par se rendre aux Anglais.

De bonne heure dans la matinée, la division fut lancée sur la route de Bärwalde vers Bad Polzin, puis Belgard. La traversée de Bad Polzin se fait sans difficulté, un vétéran dont la compagnie 5/58 placée en arrière garde se souvient

avoir entendu des « *Heil Frankreich !* » par ci, par là, sur un ton amical. La population donne de l'eau « *Nous avions très soif, à cause de ce maudit vent* » quelques femmes offrent même des morceaux de chocolat « *A l'époque c'est tout dire !* ».

Cependant la marche jusqu'à Belgard est longue et pénible, il fait un froid effroyable, avec des rafales de vent et de neige, voire neige fondue. Au fur et à mesure du lever du jour, la division ainsi que d'autres troupes étrillées se mélangent aux milliers de civils avec parmi eux quelques prisonniers Français. C'est un long ruban ininterrompu jusqu'à Kolberg. Certains Français se retrouvent isolés, d'autres désertent. Tous ceux qui sont trop faibles ce sont égayés le long de la route pour dormir dans les fossés où des fermes. Un témoin Robert D raconte « *Le temps est très mauvais avec un thermomètre aux environs de zéro et, par moments, des abats de neige fondue. Vers la fin de l'après-midi, on était tellement fatigué qu'on a dû s'arrêter quelques instants dans une maison ; je crois même qu'on y a fait un petit somme ! Puis on s'est aperçu qu'on risquait d'être à la traîne et qu'il fallait repartir si on ne voulait pas que les « Ivan » nous rattrapent !* »

Encore une fois les Russes attaquent. Les Stormoviks mitraillent la colonne sans relâche, fauchant souvent les civils, Robert D : « *Nous traversons un bourg et, à ce moment, il se produit une attaque d'avions ! On a vite fait de plonger derrière n'importe quel abri. Ensuite, on reprend la marche je ne crois pas qu'il y ait eu des blessés dans notre groupe* ».



Des Français faisant retraite dans la neige et le froid. (photo reconstitution)

Par chance une grande partie du trajet s'effectue de nuit, les pertes françaises sont minimales, le Waffen-Rottenführer André Bayle du RGT 57 se souvient « *Au cours de la retraite nous avons été mitraillés par les Stormoviks russes, mais transversalement à l'axe de la route, ce qui était sans grand danger* ».

Les Français sont lourdement équipés, voici un exemple type du fantassin du RGT 58 : « *La tenue feldgrau réglementaire avec la toile de tente portée en chasuble pour tenter de couper un peu plus le vent incessant. Les chaussures ne sont pas en très bon état. Carabine semi-automatique (uniquement pour les très bons tireurs) sur l'épaule, cartouchière y afférente, grenade à manche dans le ceinturon, 1 Panzerfaust, et à la main, une boîte de bande de cartouches MG* ».



La ceinture en cuir noir et sa boucle EM en aluminium « Meine Ehre eist Treue » avec ses cartouchières M 1911. Une baïonnette type 84/98, un Brotbeutel (sac à pain appelé aussi « tape-cul »). Un bidon modèle 1931 avec son quart. La toile de tente Zeltbahn « pattern 3 » montée en chasuble ainsi qu'un casque M42.

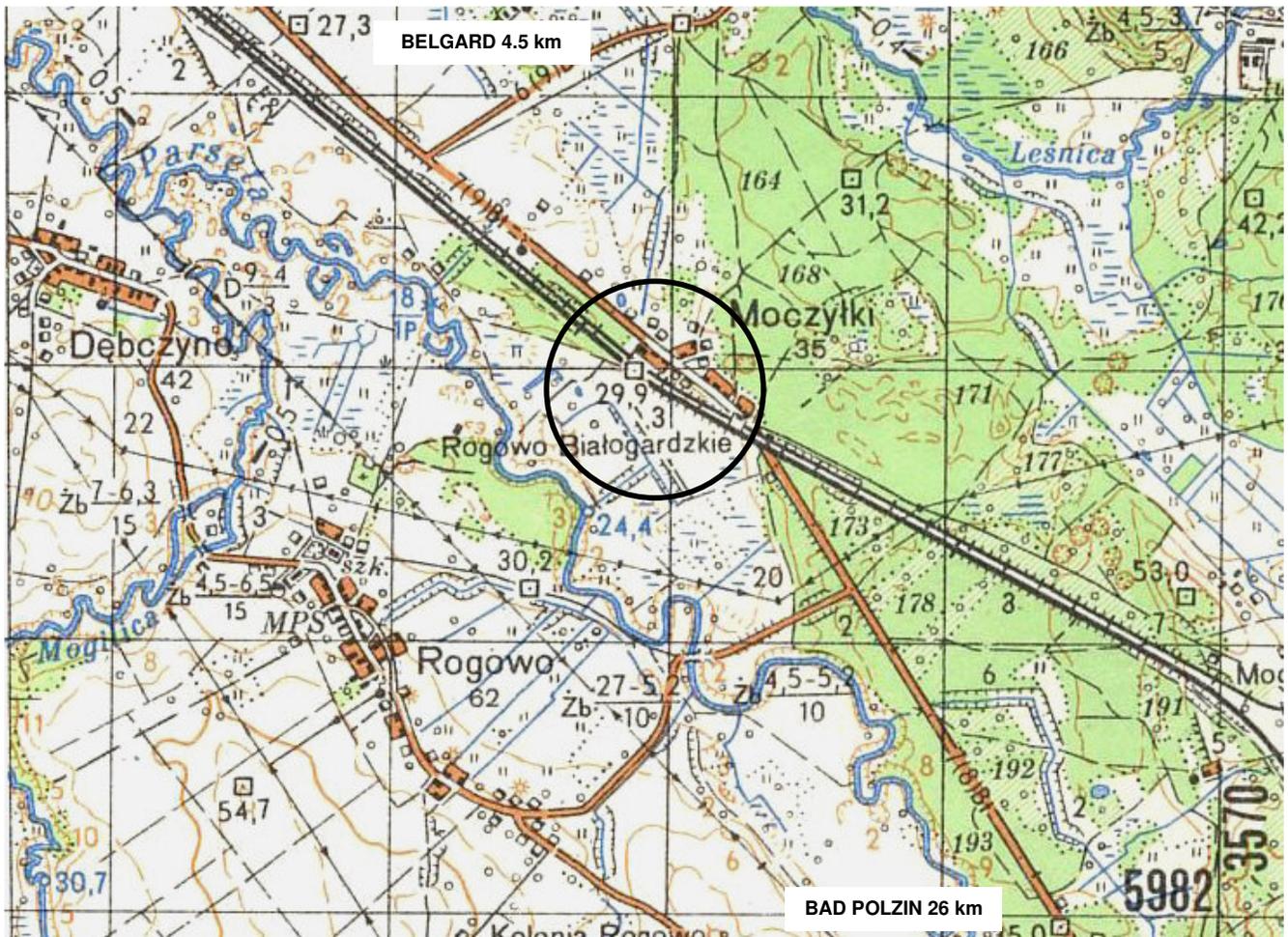
- (1) Czarne
- (2) Połczyn Zdrój
- (3) Kołobrzeg
- (4) Białogard
- (5) Karlino

Sternkrug

Le 1^{er} mars 1945, la division s'ébauche au milieu du froid et de la faim. La plaine devant Belgard est balayée de rafales de vent glaciales qui annulent les rares et maigres feux de camp. Nous sommes au hameau de Sternkrug (1). Un officier, Michel de G du RGT 58 se souvient : « *C'est complètement épuisé, qu'au matin du 1^{er} mars, je me laissais tomber dans un fossé plein de neige où j'allais m'endormir* », Robert B de la 5/58 se remémore : « *Nous avons monté nos tentes, et nous avons dormi à l'air libre, un peu n'importe quand et n'importe où, en tous cas, jamais assez longtemps* ». Pour Robert D « *J'ai passé la majeure partie du temps à récupérer, à essayer de trouver quelque chose à manger et à dormir* ».

Pourquoi Sternkrug ?

Tous les vétérans interrogés se souviennent avoir fait halte près d'un passage à niveau non loin de Belgard. Il ne peut s'agir que de Sternkrug situé à 4 kms au sud de Belgard. L'endroit bordé de plaines et de forêts est le seul à croiser voie de chemin de fer et axe Belgard-Bad Polzin.



Carte Polonaise « Wojew Koszalińskie »



L'axe Belgard-Bad Polzin, par cette route la division arriva sur Belgard puis Körlin. A gauche, une plaine bordée de forêts qui s'étend jusqu'à Sternkrug

Robert Forbes dans son excellent ouvrage « Pour l'Europe » hésite sur deux autres emplacements, l'un est totalement désaxé par rapport à Belgard, l'autre Boissin (2) est dénué de voie de chemin de fer, tout comme le château où l'inspection allemande de la Division aurait pris ses quartiers. Il n'y a que des grosses fermes imposantes qui aux yeux de certains Français auraient pu passer pour des châteaux. Mais il est tout à fait possible que la réorganisation se soit faite sur un large espace. L'utilisation d'habitations pour l'Etat Major est fort possible.

- (1) Moczyłki
- (2) Byszyno

Belgard

La ville de Belgard est traversée par la division lorsque celle-ci va s'établir à Körlin mais aussi plus au nord le long de la Persante. Belgard n'est située qu'à 7 km au sud de Körlin. Christian de la Mazière, dans son livre « le rêveur casqué » : « accompagné de quelques-uns de mes hommes, je décide, pour ma part, de faire une descente à Belgard. Nous y

sommes bien accueillis par les quelques civils qui restent. Mais la ville était à peu près morte. Il n'y avait d'activité que dans la caserne, où stationnaient un régiment motorisé de la Wehrmacht et des éléments terrestres de la Luftwaffe. »



Vue aérienne sud-ouest du centre de Belgard. Suite aux combats, le bloc de maison situé au sud de la place sera totalement rasé. Au coin à gauche, le bâtiment blanc qui est actuellement le poste de police est dorénavant noir de saleté. La flèche situe la maison avec l'inscription d'époque. Dans la courbe à l'extrémité droite de la photo, nous remarquons les restes de l'enceinte fortifiée de la ville, toujours en place !

La gare

Pour reprendre « Pour l'Europe » de Forbes, « *il arriva à Spetchat, alors prisonnier, de traverser Belgard du nord au sud le long de la voie ferrée, après la capitulation. Il ne vit aucune trace de feu. En outre, il passa la plus grande partie de la journée (et peut être la nuit suivante) dans l'une des deux gares qui était parfaitement intacte.* »



Maison sur la place principale de Belgard ayant conservé ses inscriptions « Kafferust ?? »

surtout aux tirs dévastateurs de l'artillerie soviétique.

Belgard a-t-elle été ravagée par le feu ?

Comme nous pouvons le voir sur les photos la gare est comme le dit Spetchat « *parfaitement intacte* », malgré tout la gare étant située au nord de la ville il n'est pas de même partout. Il semble en se rendant sur place que la partie sud et notamment sud-ouest de la ville a été en partie détruite jusqu'au centre-ville. Sur la place principale toute la partie sud a été rasée, nous pouvons y voir de nouvelles constructions alors que le reste semble d'époque. Sur cette même place ainsi que dans quelques rues il reste encore des inscriptions germaniques sur certaines façades, preuve que celles-ci n'ont pas été entièrement ravagées par les incendies. Il semble donc que la ville a été partiellement la proie des flammes dû



La gare avant 1945 lorsque la Poméranie était allemande.



La gare en mai 2008, celle-ci est identique...mais plus vraiment allemande. Prendre le train en Pologne n'est, au début, pas une mince affaire. Les horaires et quais sont affichés dans le hall sur une simple feuille jaune A4, il faut la trouver. Les quais ont le même numéro aussi bien du côté droit que gauche (quand celui-ci à deux voies qui le longent). La destination du train est indiquée comme sur un bus, devant et au dessus de la cabine. Le personnel de la « PKP » est par contre très serviable et aimable même s'ils ne parlent pas un mot d'anglais ou d'allemand.



L'axe Belgard- Körlin. La division quitta la ville pour rejoindre Körlin par cet axe, la Kolberger Vorstraße. Certains éléments de la division l'emprunteront lors de la tentative de percée. A 200 mètres sur la gauche, un cimetière de soldats Russes tués pendant la bataille.

Körlin

Un peu d'histoire

C'est en 1240 qu'est mentionné la première fois « Corlin » mais l'enregistrement actuel de la ville date de 1299. A ce moment là cela aurait pu être un petit fort en bois entre la fourche de la Persante et la rivière Radüe. Cependant en 1372, il a été décidé d'y installer le siège épiscopal et de construire un château fort. C'est probablement à cette époque que la disposition des rues dans le centre ville, préservées à ce jour, fut pour la première fois déterminée.

En 1409 la ville fut finalement conquise et brûlée par les forces poméranienes. Le château entouré par l'eau résista au siège et ne fut pas capturé. Au moment de la réforme en 1534, le sort de la ville a changé. Les différents évêques ont transformés le château en une belle résidence de la renaissance, ce qui stimula aussi le développement économique de la ville. Une distillerie est créée.

Cependant Le 17^e siècle fut troublé par la guerre de 30 ans. Körlin fut pillée par les troupes impériales de Joachim Krockow. En 1668, la région devint une province de l'état Prussien. La ville fut aussi affaiblie les incendies. Le premier d'entre eux en 1685 éclata un samedi lors d'une fête, brûlant entièrement la ville à l'exception de l'église et du château. En 1721 le roi de Prusse Frederik Wilhelm ordonna la construction d'une maison pas très loin du château, elle fut utilisée comme halte durant ses voyages. 30 ans plus tard, la ville est conquise par les Russes. Le château est saccagé et brûlé par les troupes du Général Romatsoff. Il ne fut jamais reconstruit mais une distillerie le remplaça. De plus un autre incendie détruisit la banlieue tandis que le centre-ville vit la construction des premières maisons en brique à deux étages.

En février 1807, Körlin fut transformée en QG pour les troupes napoléoniennes faisant le siège de Kolberg. La soudaine influence mena rapidement au déclenchement d'une épidémie de dysenterie qui tua 1/3 des habitants de la ville.

Les années 1846-49 virent la construction d'une route qui relia Körlin avec Kolberg et Stettin et 10 ans plus tard le premier train arriva. Néanmoins un flux important de population quitta la ville pour les riches contrées de l'Allemagne de l'ouest

En 1873, le comté de Körlin, le plus petit en Poméranie, fut aboli et incorporé au comté de Kolberg jusqu'en 1946. Körlin prend alors le nom de Karlino.



Vue aérienne de Körlin. Cette vue sud-ouest nous montre plusieurs bâtiments importants pour l'histoire de la « Charlemagne ». A vous de les retrouver !

Jacques Auvray, vétéran de la division et auteur du livre « Les derniers Grognards » nous raconte : « *Körlin, but de l'étape, n'est atteinte que tard dans la matinée par les derniers éléments du régiment de marche ; derrière eux, la défense de Belgard ferme activement les barrages qui bouchent la route de Bad-Polzin.* » Naturellement il neige toujours autant et le vent est toujours très violent.



Vue du Sud-Est de Körlin sur la route de Belgard (1936)

Première vue de la ville pour les Français qui empruntent la même route, les conditions météorologiques ne sont toutefois pas les mêmes. Un bon nombre de maisons de la Poststraße et Scheunenstraße, au premier plan, ont disparus depuis.

« A l'approche du soir, des fumées imprécises pontuent le sud et s'alourdissent ; on a miné l'entrée sud de Körlin, le pont qui franchit la rivière; d'un coup, une file de charrettes jaillit de Belgard, tourne au bas de la ville, et avale au galop le pont miné, en direction de l'ouest »



Le pont sur la Radew axe Redlin/Körlin, c'est par cet ouvrage que la division entra dans Körlin. Une partie du Régiment de réserve le prendra aussi lors de la tentative de percée. Le I./RM était placé aux environs de Redlin jusqu'à la limite de Belgard protégeant ainsi la route Belgard/Körlin. Ce pont a été construit dans les années 30 remplaçant un vieil ouvrage en bois. Pendant la bataille des explosifs étaient placés sous le tablier, ils ne seront découverts que quelques années plus tard !

La Mairie sur la Marktplatzes



La mairie et l'église dans les années 40, malgré le temps qui passe rien n'a changé. Körlin n'ayant pas vraiment souffert des combats.

Dans la nuit du 2 au 3 mars 1945, le Régiment de Marche commandé par Emile Raybaud occupe aussi le centre de la ville. Le W-Stubaf. Raybaud nommé Kampfkommandant de Körlin établit son poste de commandement dans la mairie situé sur la Marktplatzes Jana Pawla II. Après que Raybaud ait été grièvement blessé dans la Schlosstraße le W-Hstuf. Bassompierre devient le Kampfkommandant.

« De retour à Körlin, au petit jour, le W-Rttf.

Gonzalès, maintenant au régiment de marche, fut alerté par la canonnade de plus en plus proche. Il rejoignit le W-Hstuf. Bassompierre à son poste de commandement dans un grand bâtiment, probablement celui de la mairie. Bassompierre était en compagnie du W-Stubaf. De Vaugelas. Ils étaient penchés tous sur une carte militaire du secteur »



Mai 2008, décrite comme une grande maison par le W-Rttf. Gonзалès, la mairie (Rathaus) a été érigée de 1912 à 1913 par la compagnie Ernst Hoffman, une firme de la ville.

La Sankt Mickael Kirche



Christian de la Mazière sous l'uniforme de la Waffen SS

Le témoignage de Christian de la Mazière nous rapporte la présence de francs-tireurs dans l'église Saint Michel (Sankt Mickael Kirche) construite en 1510 est située à quelques dizaines de mètres du poste de commandement du Régiment de Marche. Plusieurs vétérans semblent confirmer ce fait, en particulier un soldat de la compagnie Walter, qui se souvient que l'histoire s'était répandue comme une traînée de poudre dans la ville.

Christian de la Mazière : « *Le PC de Bassompierre n'était pas loin de l'église. Une estafette sort, fait quelques pas et s'écroule. Ce n'est pas un éclat d'obus. Bizarre. On allait se précipiter vers le corps quand on se fait canarder du haut du clocher. On pense immédiatement que des Russes se sont introduits avec des civils. Des francs-tireurs : on ne l'avait pas prévu.* »

Il y aurait eu dans ces francs-tireurs quelques prisonniers de guerre français. Cette présence n'est pas impossible car il y avait à Körlin un petit camp comptant 150 prisonniers de guerre de la campagne de France de 1940.

L'église a brûlé en 1809, les troupes de Napoléon s'en servant comme réserve à munitions.



L'église Saint Michel de couleur brique. En médaillon : rare photo de l'intérieur, sur la gauche les piliers puis au centre l'autel qui aurait été détruit au Panzerfaust, tuant au passage quelques francs-tireurs.

Christian de la Mazière : « Avec quelques hommes, je vais vers l'église. La porte était fermée, je la fais exploser. Derrière les piliers, on voit des gars courir. Ils s'embusquent dans le chœur, nous tirent dessus. Un coup de Panzerfaust dans l'autel, il saute, tout brûle. A l'intérieur du clocher, des gens s'agitent. Quelques rafales de mitrailleuse, et un bon coup de panzer dans l'orgue : il se volatilise en un grand brouhaha. Des corps s'écrasent à nos pieds. C'étaient une dizaine de francs-tireurs ».

Qui est le Waffen Sturmbannführer Emile Raybaud ?



Emile Raybaud, officier tactique à Uriage

Né le 03 juillet 1910 à Trans. Etudie à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr entre 1930 et 1932. Devenu sous-lieutenant dans l'infanterie, il est posté au 20^e bataillon de chasseurs alpins à Antibes. Le 1^{er} avril 1940 il est promu Capitaine. Deux mois plus tard il se trouve dans la Somme avec sa division, la 40^e division de Chasseurs, combattant contre les allemands. Il est accepté dans l'armée d'armistice après la défaite. Bien que peu intéressé par la politique, Raybaud est un fervent supporter de la Révolution Nationale de Pétain. Après la dissolution de l'armée d'armistice il passe à la Milice et devient en avril 1943 le directeur adjoint de l'Ecole des Cadres de la Milice à Uriage. Il travaille donc avec de Vaugelas, qu'il suit en février 1944 pour mater le maquis des Glières en Haute Savoie. Raybaud reste avant tout un soldat et un officier de carrière, tout comme son collègue De Bourmont. Il incarne avec de Bourmont le côté professionnel de la Milice, dévoué à ses hommes. En juin 1944 il succède à De Vaugelas pour commander les forces de l'ordre en Limousin. Le 25 juillet 1944 il est promu adjoint du Dr Rainsart, le chef de la Franc-Garde en zone nord.

Passé en Allemagne, il marche à la tête de la 1^{ère} cohorte de miliciens lors de leur arrivée à Wildflecken. Il devient le chef du régiment 58 réputé doriotiste. Promu au grade supérieur avant la montée au front, il continuera de porter les

galons de Waffen Hauptsturmführer, considérant qu'il y avait plus urgent que de trouver de nouveaux insignes. Dès le début Raybaud organisa des réunions d'officiers et de sous-officiers, puis rassembla tout le régiment pour inciter ses hommes à oublier la politique et se concentrer sur la préparation militaire. Pour cela il fait muter à l'état-major de la brigade l'Ostuf. Dauphin, son officier de renseignements qui avait organisé un réseau doriotiste à l'intérieur du RGT. Il fit aussi appel à Mgr de Mayol de Lupé pour l'aider à dépolitiser son régiment.

Krukenberg lui confie la formation et direction du Régiment de Marche, qu'il arrivera à constituer en seulement 10 heures. Gravement blessé le 4 mars 1945 par un obus de blindé russe alors qu'il examinait la situation près d'un pont sur la Schlosstraße. Il est évacué par le Dr Durandy, conduit par Platon à Kolberg, il est évacué par bateau quelques jours après. Raybaud est proposé pour le grade supérieur et décoré de la Croix de fer 1ère classe (il ne l'apprendra qu'en 1970 d'un ancien secrétaire de l'état-major de la division Charlemagne !).

Rapatrié en France, Amputé d'une jambe, il est emprisonné à Limoges et sera condamné à mort par la cour de justice de Haute-Vienne en 1946.

Le 8 septembre, Emile Raybaud se trouvait dans la cellule des condamnés à mort de la prison centrale de Limoges. Dans la même cellule se trouvaient le Dr Le jeune, chef de la Milice pour le département de la Corrèze, dont le rôle bienfaisant lors de l'affaire de tulle est reconnu par tous, trois autres miliciens et deux agents de la police de sécurité allemande

Guigouin, membre du comité central du Parti Communiste à l'époque, était alors maire de Limoges. Le préfet, M. Chaintron, était aussi membre du PCF. Les FTP continuaient de faire la loi. Quelques-uns d'entre eux résolurent d'enlever les prisonniers de la cellule des condamnés à mort, pour les exécuter eux-mêmes aux environs de Limoges. En pleine nuit, le guichet de la cellule de Raybaud s'ouvrit brutalement. Le commando FTP apparut, mitrailleuse au poing. Un des prisonniers, Delaplace un ancien LVF réformé passé au SD, fonça sur la porte. Il s'écroula, atteint d'une rafale dans le ventre. Les autres prisonniers se couchèrent au sol puis parvinrent à rabattre le guichet de la cellule tandis que les balles claquaient. Une demi-heure plus tard, le préfet arrivait et constatait qu'un prisonnier avait été abattu. La justice sauva les autres. Raybaud, gracié, fut libéré en 1951 après six ans de prison.

Il décède le 7 septembre 1995 en Provence.

La Schlosstraße

Durant la nuit du 2 au 3 mars 1945, le Régiment de Marche garde les passages sur la Persante qui entoure Körlin. Une fois sur leurs positions, les Français creusent des emplacements de combat, mettent en place des mitrailleuses et dressent des barrages antichars. Des pionniers allemands minent les ponts sur la Persante et la Radew.

Le 4 mars 1945, le W-Stubaf. Raybaud, Kampfkommandant de Körlin se dirige vers le pont sur la Persante à la sortie ouest de la ville, sur la route menant à Stettin. Son intention était de rappeler aux pionniers de ne pas le détruire précipitamment. C'est en descendant la Schlosstraße qu'il remarque qu'un clocheton, situé à 80-100 mètres du pont, est depuis plusieurs minutes la cible de tirs de mitrailleuses éloignées.

Le pont sur la Schlosstraße

Le W-Stubaf. Raybaud se dirige vers le pont sur la Persante (Persantenbrücke) à l'extrémité ouest de la Schlosstraße, cette route mène à Stettin. Des pionniers allemands ont miné le pont, des barrages en chicane sont érigés à chaque extrémité en abattant des arbres. Le flot de réfugiés est important bien qu'intermittent, voiture, piétons et charrettes fuient les combats qui arrivent, parmi eux quelques soldats en retraite sont récupérés, un blindé et son équipage réquisitionné à la défense du pont.

Une accalmie dans le flot de réfugiés, Raybaud parle : « *Lorsque je me trouvais aux abords du pont, les blindés étaient seulement visibles à la jumelle, à deux kilomètres au moins de distance, qu'ils ne pouvaient être valablement identifiés, que les avant-postes installés à 500 mètres sur un mouvement de terrain en avant du pont étaient toujours en place, que je les savais toujours là, qu'avant qu'un obus éclatât dans la rue conduisant au pont* ». Raybaud s'effondre à terre sérieusement blessé, le genou droit broyé et le tibia gauche fracturé à deux endroits. Le chauffeur du W-Hstuf. De Perricot trouve la mort. Raybaud : « *Pour ce qui est de cet obus dont les éclats me cisailèrent les deux jambes, il fut tiré de loin. Aucun char russe n'était alors aux abords du pont...Ce furent certainement des philanthropes à qui nous eûmes à faire parce que cet unique coup de canon ne fut suivi d'aucun autre dans l'immédiat tout au moins, et que mes voisins eurent tout le loisir de me ramasser et de me porter au poste de secours, par cette même rue* ».

Le Kampfkommandant évacué, le blindé allemand tire trois obus puis retraite, fin de munitions ?

Vers 12h30, les Russes passent sérieusement à l'attaque, les avant-postes se replient sur le pont. Le lieutenant des pionniers allemands fait exploser le pont. Le W-Hstuf. De Perricot est légèrement blessé à la tête par un éclat de pierre lors de l'explosion.



La Schlosstraße avant la guerre, sur la droite le fameux clocheton qui reçoit des tirs soviétiques. Le clocheton en question est en fait un vieux manoir surmonté d'un clocher où les eaux du canal Mühle coulent à ses pieds.



Le vieux manoir de nos jours qui il y a quelques temps était à vendre. Celui-ci va être restauré pour s'intégrer à un réaménagement total de la sortie ouest du village.

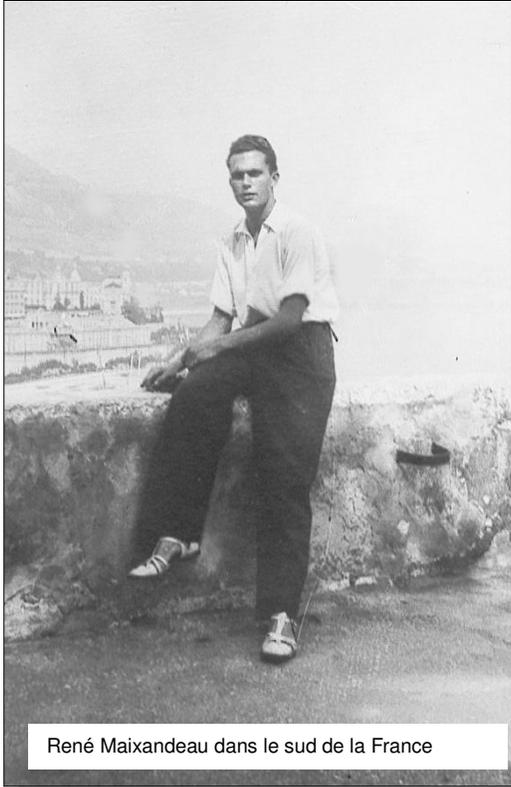


Le pont avant sa destruction par les pionniers Allemands. A son extrémité droite Raybaud y sera grièvement blessé. Nous remarquons à l'extrême droite sur la photo le clocheton situé à une petite centaine de mètres. Le pont reconstruit restera en bois jusqu'en 1968, date où on lui connaît la forme actuelle.



Le pont en 2008 dans l'axe Körlin / Stettin. Au fond dans l'axe du pont le mouvement de terrain où se trouvent les avant-postes, le carrefour pour le hameau de Kowanz étant à proximité.

Le cimetière Karlsberg



René Maixandeu dans le sud de la France

Il existait deux cimetières à Körlin, l'un au nord, Karlsberg actuellement situé à l'extrémité de la rue Parkowa et un autre au sud, rue Koszalinska, est devenu depuis un amphithéâtre.

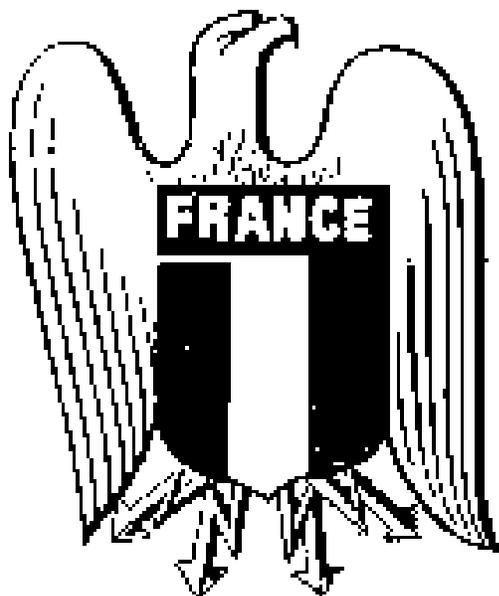
Jacques Auvray à propos de l'attaque sur le cimetière « *Le cimetière devait être, en temps ordinaire, un endroit fort plaisant, et presque tourné à la promenade dominicale, comme il arrive souvent dans les bourgades fortement enracinées à leur glèbe ; une murette bordée d'arbres y fait un glacis sur la rivière ; l'autre berge, en surplomb, et que le printemps doit couvrir d'exubérance, fleurit pour l'instant de divers engins timbrés de l'étoile rouge ; un précédent passage, en sens inverse, des pionniers de la brigade, a flanqué les dalles funéraires d'excavations curieusement symétriques, que nous réutilisons, et notre contre-attaque a peuplé la rivière d'étrange gargouillis : personne ne peut rien pour ces blessés à demi-immergés, sans être immédiatement mitraillé par l'autre ; aussi bien, la température de l'eau ne leur laisse guère de survie ; un peu à droite, les ruines d'un pont font comme un barrage de castors* ».

Robert B du bataillon Bassompierre se souvient « *Notre groupe a été placé sur le côté du petit chemin menant de la ville au cimetière : je n'ai que le souvenir d'un tir d'armes automatiques incessant, très bas au dessus de nos têtes nous étions évidemment en position couchée* » Durant les combats son ami, le Waffen-Untersharführer Maixandeu sera mortellement blessé « *J'ai d'abord appris qu'il venait d'être très gravement blessé dans le cimetière – puis, bien plus tard, qu'il était mort.* » □



Extrémité nord de Körlin en regardant vers l'est. Ce n'est pas la Persante mais le Mühlenkanal. Le cimetière où se dérouleront les violents combats est dissimulé derrière les arbres au fond. Aujourd'hui c'est devenu un parc où le bâtiment visible ici, la caserne des pompiers, a disparu.

LES "LVF" DE RETZIN



Retzin (Rzecino en polonais) est un village situé dans l'ouest de la Poméranie polonaise à 18km au sud de Bialogard et appartient à la commune de Rabino. En 1628 Retzin et Granzin (du polonais Grezino) ville des environs est nommé fief de la famille Von Manteuffel. En 1655, les propriétaires étaient Asmus et Gerd von Manteuffel ainsi que Doring Jakob von Krockow. Au cours du 17ème siècle l'ancienne terre seigneuriale fut divisée en 2 parties. Puis se succédèrent plusieurs autres possesseurs ayant pour noms : Von Glasenapp, Von Zitzewitz, Von Lentz, Von Weyher ou Von Podewils.

A la fin de la guerre en 1945 Retzin qui faisait partie du district de Belgard fut administré par Erich Malue (propriétaire d'une terre seigneuriale), par Karl Zitzke (propriétaire d'un domaine), par l'entrepreneur Hans Torp, et par 9 entreprises agricoles. L'industrie et l'artisanat y étaient représentés par des métiers tels que couturier, forgeron, charron et carrossier, ainsi que par une droguerie.

En 1939 le village comptait 452 habitants (106 foyers), en 1865 on en dénombrait 458, soit un chiffre seulement légèrement supérieur.

Retzin appartenait jusqu'en 1945 à la juridiction d'Arnhausen (l'actuelle lipie polonaise) et au district du tribunal de première instance de Bad Polzin. Le dernier maire allemand de Retzin était Franz Ohlow, Karl Griep le dernier chef allemand de district et les derniers officiers Allemand de l'état civil se nommaient Walter Frank et Hans Ulrich Pretzell.

Le 4 mars 1945 l'armée rouge occupa le village qui se trouva rattaché à la Pologne après la guerre et dont la population en fut chassée. Aujourd'hui Rzecino appartient à la commune de Rabino dans le district de Swidwinski.

C'est le 14 juin 2008 que l'association VBGO aidée de sa branche « Pomorze », fait une découverte de premier ordre.

Dix huit hommes, jeunes et moins jeunes travaillent de la pelle et de la pioche dans un champ près d'un parc, le village étant petit nous sommes dans le centre-bourg. Les médecins légistes de Stettin sous la direction du Dr. Andrzej Ossowski ont fait le déplacement, plusieurs responsables d'associations sont là aussi Wolfgang Dietrich représente la Volksbund, Albrecht Laue le VBGO et Piotr Brzezinski la section Pomorze (Poméranie).

4 Mars 1945, quelques jours après les combats et malgré la présence des troupes russes et polonaises certains villageois décident de rentrer chez eux. C'est en entrant dans l'épicerie locale (Kolonialwaren) qu'ils trouvent les corps sans vie de six soldats allemands. Les habitants pensent tout de suite à une exécution sommaire voir un suicide collectif. La population enterre les corps dans un champ près d'un parc, tout est fini. En 1946, la population allemande est chassée de Poméranie, parmi eux le jeune Paul Haske témoin de l'enterrement. Les civils Polonais et russes expatriés habitent dorénavant la région. Avec le temps et surtout sous la période communiste la rumeur populaire dira que ce sont six travailleurs français exécutés par les allemands qui reposent quelque part dans le village, sans vraiment savoir où et surtout sans vraiment s'en préoccuper.



Les numéros 5 et 6 sont identifiés comme Français. Sur la photo précédente, nous observons les ceinturons ainsi que les brodequins. Détail malheureusement non visible sur cette photo en noir et blanc une fiole d'alcool type whisky a été découverte, (entre le n°3 et le n°4 au niveau de la tête).

Après plusieurs mois de recherches, d'interrogations de villageois, d'heures passées dans les archives, les associations retrouveront bien les corps, dont ceux de Français. Il ne s'agit pas de six compatriotes comme les premières infos indiquaient mais au moins deux seront confirmés. Des boutons de veste de Kriegsmarine sont retrouvés sur l'un des quatre autres squelettes.

Malheureusement ils ne sont pas encore identifiés de nos jours y compris aux archives du Wast, le seront-ils un jour ?

Les six hommes reposent dorénavant au cimetière militaire de Czarnowo (Neumark) en Pologne où reposent beaucoup de leurs camarades.

La découverte des plaques d'identification, *Erkennungsmarke*, sur les deux corps des Waffen SS

nous apprend qu'ils s'agissaient d'anciens légionnaires de la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme.

Il existe plusieurs hypothèses quand à leur présence à Retzin.

1° Tout d'abord nous pouvons exclure le fait qu'ils soient décédés suite à la tragédie de Belgard qui se déroulera le lendemain.

2° Il se peut qu'ils aient participé à la défense de Neustettin et qu'ils aient été isolés, blessés après la bataille.

3° Qu'ils s'agissent d'isolés de la retraite Bad Polzin/Belgard, fatigués, à la traîne ils auraient tenté leurs chances de leur côté.



Une des *Erkennungsmarke* retrouvées durant l'exhumation. L'inscription « LEGION FRANCAISE » indique qu'elle appartenait à l'un des 350 premiers engagés de la L.V.F en 1941, appartenant à la compagnie de mortiers.

Photos : V.B.g.o section Pomorze



Les bénéfices de ce fanzine seront envoyés à
V.B.G.O.e.V. - Geschäftsstelle Hamburg,
Postfach 500325 - 22703 Hamburg

Vous pouvez faire un don :
Verein zur Bergung Gefallener in Osteuropa e.V.
Kontonummer : 259 006 009
Bankleitzahl : 513 500 25
Sparkasse Gießen

PIOTR BRZEZINSKI, responsable de la section Pomorze.



Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Piotr Brzezinski, ingénieur nautique, 43 ans. Responsable du Groupe d'Histoire et d'Archéologie Militaire de Szczecin.

Comment est née l'association ?

Notre association a été fondée en 1995 à l'université de Szczecin par un groupe enthousiaste d'historiens militaires qui étudiait à cette même université.

Comment est née l'association « Pomorze » ?

Antérieure à la Société d'Etudes Générale d'Histoire et de Fortification POMORZE naquit un an plus tard, lorsque nous étions indépendants de l'université, avec de légères divergences de centre d'intérêt : l'histoire militaire de la Poméranie en 1945.

Pourquoi faire des recherches sur les Waffen SS Français ?

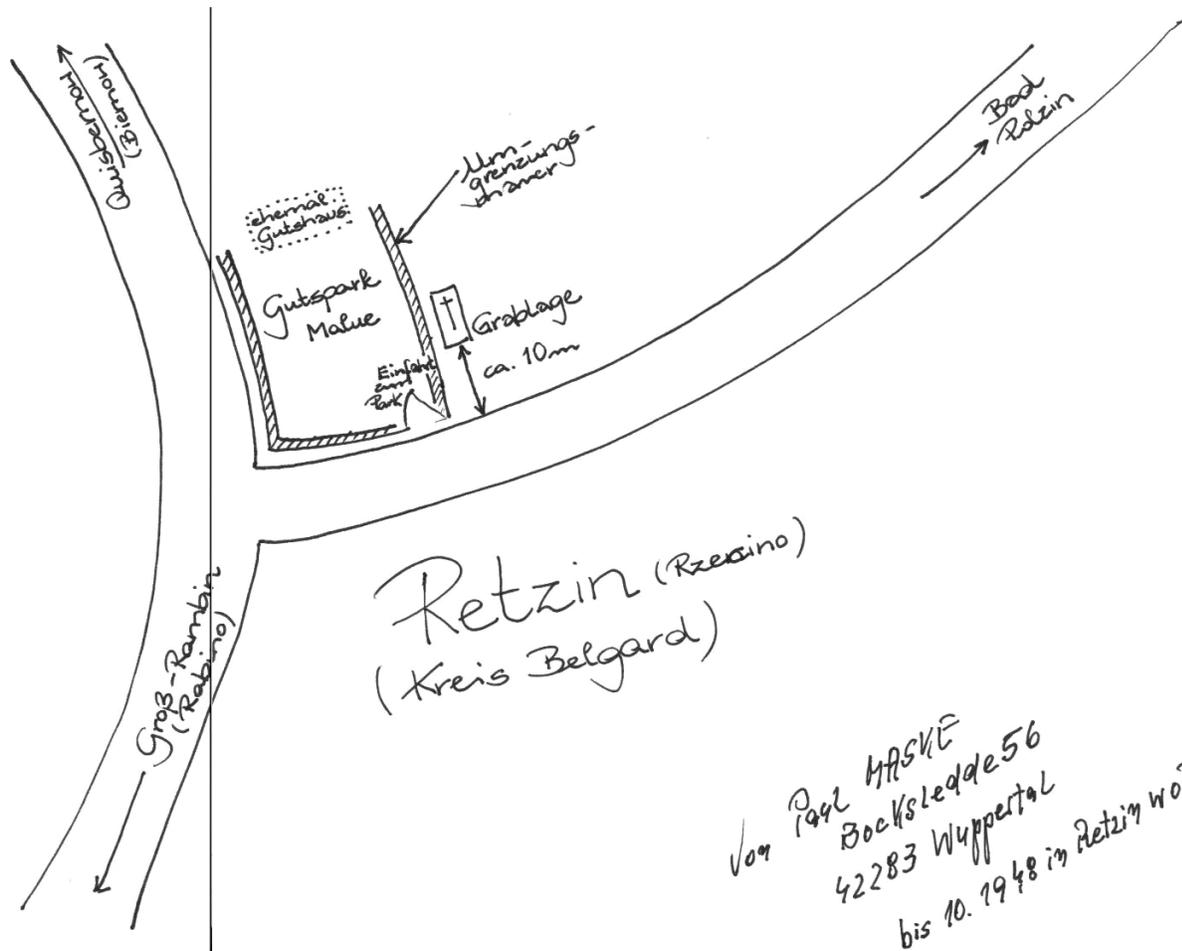
Faire des recherches sur des volontaires français n'est pas notre domaine principal. Nous essayons d'avoir le maximum d'informations concernant les tombes oubliées en Poméranie. Les pertes les plus nombreuses, on les compte dans les rangs allemands, tout en y incluant des volontaires d'autres pays. Mais les Français sont une grande source d'inspiration; batailles lourdes

et féroces en Poméranie, grosses pertes, division pulvérisée etc.

Il n'y a aucun moyen de commémorer ces pertes incluant des pères ou des grands pères tombés à la guerre. Ceci explique tout l'intérêt que l'on puisse porter au destin des soldats français.

Comment commencez-vous l'ébauche des recherches ?

Nos recherches commencent avec des documents et des livres d'études historiques : on définit la zone d'intérêt et essayons d'avoir des documents sur la zone dans les archives polonaises. Ensuite on se crée un objectif, puis nous effectuons des voyages de reconnaissance- on essaie d'avoir des témoins, qui sont venus là-bas juste après la guerre, en 1945 donc. Nous faisons des interviews, en leur demandant ce que sont devenus les soldats inconnus et non répertoriés. Une fois les infos collectées, on les compare avec des documents d'archives et des rapports. Si l'information paraît correcte, du moins sauvegardée proprement-on commence à approfondir. Normalement, une info doit être confirmée par au moins 2 ou 3 sources indépendantes. Ensuite on prend une décision et nous faisons appel aux autorités pour les papiers officiels et des autorisations.



Comment effectuez-vous vos recherches sur le terrain ?

La procédure pour rechercher des sites est spécifique à chaque cas; parfois il est facile d'en trouver un surtout si nos informations sont précises et si l'orientation est bonne. Parfois cela peut prendre des jours à sonder, à localiser un site. On utilise des détecteurs de métaux, des GPS, des radars.

Comment faites-vous appel aux volontaires ?

Nous ne prenons pas de volontaires : nous acceptons seulement des gens sérieux et affûtés, assez intéressés par l'histoire et experts en surface (sites, champs...). Ils doivent être conseillés par nos membres. Le risque d'avoir des bêcheurs irresponsables (et/ou négligés) est trop élevé et n'est pas sans conséquences. La quête de soldats inconnus n'est pas un jeu.

Quels sont les effectifs, la logistique nécessaire à une telle entreprise ?

La procédure est compliquée. Premièrement coordonner toutes les personnes concernées ce qui inclue des personnes d'Allemagne, de Hollande, de

Suisse. Nous devons fixer une date, préparer des papiers, échanger des travaux, préparer des équipements et des tentes. Ensuite coordonner tout ceci avec les autorités publiques, administration, police, gardes forestiers, services de la Croix Rouge.

Quelle est votre plus belle satisfaction ?

C'est difficile de parler de notre plus grosse découverte. CHAQUE soldat trouvé et considéré de près ou de loin comme disparu durant les combats représente une trouvaille très importante pour nous. Nous avons trouvé plus de 2000 soldats allemands en Poméranie et chacun d'entre eux représente un cas particulier.

Et votre plus grande déception ?

Notre plus grosse déception, c'est quand nous nous faisons devancer par des pilleurs. L'identification est alors impossible.

Que deviennent les corps découverts ?

Les squelettes trouvés sont examinés par le FI à Szczecin, puis sont remis à des responsables de la VDK germanique. Ensuite, les représentants enterrent ces ossements au GMSCS de Szczecin.



L'équipe au travail à Retzin. Depuis 63 ans les 6 soldats étaient enterrés dans ce champ, dans l'indifférence générale.

La population polonaise est elle hostile à une telle recherche ?

99% des Polonais essaient de nous aider sans nous mettre des bâtons dans les roues.

Vous ne recherchez pas que des Waffen SS Français ?

Comme mentionné ci-contre nous sommes engagés dans la quête de tout soldat tombé, et ceci malgré leur nationalité.

Avez-vous des retombées médiatiques dans les journaux locaux ?

De temps en temps nous faisons apparaître des articles dans la presse afin d'encourager les gens à partager nos mémoires.

Si je veux verser un peu d'argent à l'association comment faire ?

L'organisation est à but non-lucratif n'accepte pas de dons-mais de temps à autre certaines familles envoient de petites sommes d'argent suivant les travaux accomplis.

Un mot pour la fin ?

Nous pensons que chaque soldat tombe pour sa patrie et sa famille indépendamment de l'idéologie. Et chacun d'entre eux doit être proprement enterré et commémoré. C'est la seule chance de rassembler des informations sur ces oubliés de la guerre car les témoins deviennent de plus en plus vieux...



HISTO QUIZZ

MAIS OU A ETE PRISE CETTE PHOTO ?

Réponse en dernière page.

LE « JE SUIS FASCISTE D'UN GRAND PATRON DE LA MEDECINE »

JOURNAL MINUTE N°886 DU 4 AU 10 AVRIL 1979



« Je suis fasciste ! » les trois mots ont claqué, inouïs, dans l'amphi de la faculté de médecine de Cochin. Et cette phrase, trouvant dans la gazette un écho sans nuances et sans explications a pris très vite une importance politique prévisible

Car ce n'était pas un vieillard poursuivi par les démons d'un antisémitisme sanguinaire qui parlait. Ce n'était pas non plus un gamin boutonneux tentant de résoudre sa difficulté d'être à coups de matraque. C'était un professeur agrégé de médecine, un des meilleurs orthopédistes français, apprécié par ses élèves, idolâtré par ses malades, un quinquagénaire solide, bourru et volontiers blagueur. Un grand patron. **Pierre Maurer**, cinquante-quatre ans, doyen de Cochin-Port-Royal.

Comment un homme de cette stature a-t-il pu consentir un tel aveu public à un moment où les professionnels de la vengeance, revigorés par des provocations comme l'interview **Darquier** ou l'affaire Holocauste, plongent avec une hargne requinquée dans les poubelles de l'Histoire ? C'est la question que nombre de Français se posent.

Prouvant ainsi que ni les journaux, ni les radios, ni la télévision n'ont su rapporter et encore moins expliquer une affaire qui n'aura servi, en fait, qu'à rapetasser les loques du vieil épouvantail.

Car il faut le dire, la profession de foi du professeur Maurer n'avait rien d'une révélation pour ses confrères et ses élèves. Elle n'avait aucun caractère de nouveauté. La seule innovation réside dans la présence, parmi l'auditoire du professeur, d'une petite équipe de provocateurs qui, après avoir pratiquement contraint Maurer à cet aveu s'est empressé de le monter en épingle, de dénoncer l'orateur et de mettre en œuvre une nouvelle battue dans la chasse aux sorcières.

Voici comment les choses se sont passées. Depuis plusieurs semaines, le centre hospitalier universitaire de Cochin est en proie à la grève. Les étudiants sont « en lutte » contre la réforme **Veil** des études médicales. Sans entrer dans le détail, disons qu'il s'agit de renforcer la sélection pour remédier à l'embouteillage de la profession.

Le 21 mars 1979, une délégation d'étudiants grévistes est reçue par le professeur Maurer en tant que doyen. Ils sont venus présenter une requête assez inhabituelle : le report des examens devant intervenir dans la semaine afin que leur grève ne soit pas brisée par l'angoisse de rater une année.

Maurer accepte (son successeur, le professeur **Cremer** indiquera plus tard que lui-même n'aurait jamais consenti !) mais il assortit son accord de quelques considérations bien senties sur l'inéluctabilité de la sélection et les mérites de l'élitisme. Et de conclure : « D'ailleurs cette position ne doit pas vous surprendre puisque vous connaissez mon passé et mes opinions fascistes. »

De fait, personne, ou presque, dans la délégation n'est surpris. Tout le monde connaît le passé du professeur Maurer.

Pierre Maurer est le plus jeune des deux fils du professeur **André Maurer**, sommité de la chirurgie thoracique et commandeur de la Légion d'honneur. Sa mère est une **Laigneau de Villeneuve** ce qui l'apparente à l'une des plus brillantes lignées du Périgord et en fait un cousin par les femmes de **Valéry Giscard d'Estaing**.

Pendant l'été 1940, le jeune Pierre qui n'a pas seize ans est réfugié avec sa famille à Bordeaux. Ecoeuré par le laisser-aller et les relents douceâtres de la défaite, il tente, avec un camarade de son âge qui deviendra plus tard magistrat, de passer en Angleterre par l'Espagne, il échoue.

Quatre ans plus tard, c'est le même dégoût de l'impuissance et de l'inaction qui le poussera, en mai

1944 à revêtir l'uniforme de la SS. Lorsque l'on dit aujourd'hui qu'il s'engagea dans les rangs de la division Charlemagne, c'est une licence historique. En fait cette unité n'existait pas encore. Elle n'était qu'une brigade française de la SS placée sous les ordres de **Gabory-Dubourdeau** et engagée contre les soviétiques sur le front de Poméranie où elle allait être massacrée à 80%. Les rescapés de la Sturmbrigade furent alors regroupés avec les engagés de la LVF, ceux de la Kriegsmarine, de la NSKK, de l'organisation TODT et certains miliciens repliés en Allemagne. Ce sont ces hommes qui constituèrent la division Charlemagne. Elle fut aussitôt dirigée sur le camp d'entraînement de Wildflecken entre Nuremberg et Francfort et c'est là que Pierre Maurer fut incorporé. Il avait vingt ans. Affecté comme sergent-infirmier au service sanitaire de la Brigade sous les ordres du médecin du 1^{er} bataillon, le docteur **Bonnefoy**, il avait pour chef le général **Puaut** dont le chef d'état-major, **Jean de Vaugelas** était l'ancien chef de la milice de Limoges qui devait, quelques années plus tard, se tuer en voiture lors d'une course automobile en Amérique du Sud (ndlr 33 : un simple accident de la route).

Le 17 février 1945, Pierre Maurer quitte le camp de Wildflecken avec la compagnie sanitaire. Il est dirigé sur les confins de la Poméranie et de la Prusse orientale. C'est là, à Hammerstein qu'il subira le baptême du feu. Le 25 février, les soviétiques attaquent. Toute la journée du 26, dans des conditions effroyables, Maurer soigne les blessés, terré dans le cimetière d'Elsenau. On dénombrera, ce jour-là, cinq cents morts parmi les volontaires français. Plus de mille d'entre eux disparaîtront à jamais.

Les rescapés, eux, se replient par la plaine de Belgard, traqués par les chars soviétiques qui ne leur laissent aucun répit. Dans la nuit du 5 au 6 mars, Pierre Maurer parvient à leur échapper et c'est mêlé à des travailleurs français qu'il regagne la France.

A cette époque, aucun mandat d'arrêt n'existe contre lui. Mais le jeune réprouvé veut, malgré tout, gagner l'Espagne. De nouveau, il tente de franchir clandestinement les Pyrénées. Cette fois, c'est son passeur qui le livre à la police. Transféré à Fresnes, il y séjourne jusqu'à la fin de 1946 date à laquelle il est acquitté par la cour de justice de la Seine. Il entame alors ses études de médecine et, en 1953, sur la requête de son père il devient l'assistant du professeur **Merle d'Aubigné**.

Va-t-il cacher à ce héros de la résistance le rôle qu'il a joué pendant deux ans ? Pas le moins du monde : « **Quand j'eus connaissance (de son passé)** écrira le professeur Merle d'Aubigné dans une « libre opinion » **au Monde, Pierre Maurer s'était montré un assistant efficace, travailleur sérieux et consciencieux. Malgré la consternation que me causa une telle révélation, j'acceptai de couvrir de ma réputation d'ancien résistant notoire une folie commise à dix-sept ans, à un moment où la victoire alliée était très probable et où les virages des collaborateurs étaient très**

nombreux. Une folie qui ne comportait pour lui que des risques dont le moindre était la mort sur la champ de bataille. »

C'est aussi pour cela que les étudiants grévistes de Cochon-Port-Royal ne se révoltent pas lorsque, le 21 mars, ils entendent pour la énième fois peut être, cette phrase « Je suis fasciste ».

Pour eux l'essentiel est acquis : Maurer accepte de reporter les examens, permettant à la grève de prendre toute son ampleur.

C'est ce qui va provoquer le drame, car la grève prend très vite des allures de kermesse. On chahute dans les couloirs du CHU, on multiplie les « tonus ».

Des témoins verront, par exemple, les futurs médecins mener la sarabande dans les couloirs, vêtus de draps arrachés aux lits d'hôpital. Mais surtout, l'inévitable piquet de grève est là. Et les communistes de l'UNEF ont profité de l'occasion pour ressortir un vieux tract, déjà distribué deux ans plus tôt. Quand Maurer fut élu doyen. Un tract qui le traite de nazi, qui exige sa démission.

Le 26 mars, le désordre est à son comble. Une agitation commune aux facs française, mais insupportable dans un CHU qui est aussi, et surtout, un établissement de soins, rend tout travail sérieux impossible. Excédé, à bout de nerfs, le professeur Maurer gagne un des amphithéâtres de la fac où il sait trouver les grévistes : ils y tiennent une assemblée générale.

A peine a-t-il fait son entrée que les lazzis fusent « nazi ! fascistes ! démission ! ».

Maurer fait front et c'est la phrase désormais fameuse : « J'ai été fasciste et je reste fasciste ».

Une fois de plus, la majorité des six cents étudiants présents reste sans réaction. Mieux encore : on s'en prend, non sans violence, aux provocateurs qui se sont mis à hurler, en délire « Séquestrons-le et remettons-le à la justice ! »

- **Pour ceux qui ne connaissent pas Maurer**, expliqueront les étudiants majoritaires, **il est difficile de comprendre que nous puissions le défendre. De l'homme Maurer, la plupart des gens de Cochon ne connaissent que son passé – passé dont il s'est jamais caché d'ailleurs. Ils ignorent tout de l'homme Maurer dans sa vie de tous les jours. Cet homme généreux et coléreux qui, entre autres choses, par exemple, s'est opposé farouchement au quota de malades algériens que l'Assistance publique lui avait demandé de respecter dans son service, parce que l'ambassade d'Algérie ne payait pas les soins de ceux-ci.** » (Quand l'assistance publique lui a demandé cela, Maurer a répondu : « **Il n'en est pas question. Je ne refuserai jamais de soigner un malade sous prétexte que ses soins ne sont pas payés.** »)

« Il faut aller jusqu'au bout »

Mais cette fidélité affectueuse ne suffira pas à faire échec à la coterie qui veut ajouter Maurer à son tableau de chasse.

On mande en hâte le professeur Minkovski, il faut un témoin de poids pour donner à l'affaire toute son

importance. Minkovski refuse d'abord de gagner l'amphithéâtre, puis finit par s'y résoudre. Lui non plus, bine sûr, n'ignore rien du passé de Maurer. Et pourtant, en entrant dans l'amphi, il feint la stupeur horrifiée :

« Dites-moi que ce n'est pas vrai ! »

Cette fois, un sténographe bénévole a relevé les propos du professeur et un coursier amateur les a transmis au Monde. Immédiatement, le quotidien de la rue des Italiens vérifie. Le 27, une journaliste lui téléphone à son domicile. Il ne peut que confirmer (confirmation qui, par parenthèse, réduit à néant la sale rumeur selon laquelle le médecin était « un peu gai » lors de sa déclaration) : « **Je ne reviens absolument pas sur ce que j'ai dit hier. J'avais pris une option politique qui consistait à considérer d'abord que lorsqu'on a des idées, il faut aller jusqu'au bout.** » **le soir même, le monde titre :**

« **Professeur de foi à la faculté de Cochin Port-Royal. « Je reste fasciste » déclare le professeur Maurer.** »

Les chasseurs de sorcières vont pouvoir ajouter une dépouille à leur tableau de chasse. Maurer ne sera pas réélu doyen (il aura quand même une voix lors du scrutin alors que lui-même s'était abstenu...).

Mais, cela ne suffit pas « des étudiants » demandent qu'il soit destitué de ses fonctions d'enseignant. D'autres exigent purement et simplement son inculpation (alors qu'il fut acquitté en 1946) et exigent que l'exercice de la profession lui soit interdit (au moment où l'on se mobilise contre les Berufsverboten, les interdictions professionnelles pour raison politique, qui, en Allemagne, frappent les supporters des terroristes).

Seule, heureusement, **Alice Saunier-Séité** garde la tête froide. D'une part elle publie un communiqué qui appelle au calme, d'autre part elle demande à Pierre Maurer de ne pas céder aux provocations. De garder le silence.

Elle pourrait demander la même chose aux accusateurs, ce serait peine perdue. Car l'affaire Maurer a été montée par la minorité communiste de Cochin-Port Royal. Appuyés sur une poignée d'étudiants juifs qui, l'eussent-ils voulu, ne pouvaient pas résister à la manipulation, les cinq douzaines de communistes que compte la fac ont réussi une provocation dans la meilleure tradition. On ne s'en étonnera pas : elle visait un homme qui, avant tout, plus que tout, est un adversaire irréductible du communisme.

Ce qui surprend, c'est la rapidité et le luxe de détails avec lesquels les journaux ont fait écho à cette affaire. On peut considérer comme une explication valable le fait qu'un des adversaires les plus déterminés du professeur Maurer est un biologiste de Cochin : le docteur **Axel Kahn**. Il est le frère du journaliste **Jean-François Kahn**...

L'un portant l'autre (Jean-François dans **Le Matin** dénonçait cette faculté qui accepte pour doyen un ancien fasciste), les deux frères ont réussi un assez remarquable amalgame. Car si c'est être fasciste et nazi qu'en avoir assez, et de le dire, de la chienlit, du désordre, de la dictature communiste dans les facs, et

ailleurs, des grèves chantage, des manifs pillage et des étudiants-jeanfoutres, alors ils sont nombreux les Français qui, aujourd'hui, pourraient reprendre à leur compte le coup de colère du professeur Maurer.

Ses propos dans l'édition du 28/03/79 du journal **Le Monde** :

« Je ne reviens absolument pas sur ce que j'ai dit hier. J'avais pris une option politique qui consistait à considérer d'abord que lorsqu'on a des idées il faut aller jusqu'au bout et se battre. J'ai risqué ma peau. Je me suis engagé dans la Brigade « Frankreich » et je me suis battu sur le front russe dans l'armée allemande. A la Libération, j'ai été arrêté. J'ai passé un an et demi à la prison de Fresnes. J'étais un soldat, pas un tueur. Je n'ai appris les horreurs qu'en 1945 ; je ne suis pas partisan d'une idéologie de destruction ou de massacre des populations. Quand je dis que je suis raciste, je veux dire que je suis pour l'élite, pour le petit nombre. Il m'est totalement indifférent que les gens qui travaillent avec moi soient d'une certaine race, s'ils font leur travail. Les arabes, les juifs, les jaunes, je les soigne, je suis très gentil avec eux. D'ailleurs, si on me demande mon opinion sur les affaires du Proche-Orient, actuellement je suis totalement pour les israéliens, parce qu'ils représentent ce que j'admire le plus : ce sont des hommes qui se battent et qui sont prêts à mourir pour leur cause. Pourquoi j'ai fait ces déclarations hier ? Parce qu'il y a trois ans, au moment de mon élection comme doyen, des tracts ont circulé sur mon passé. Il vaut mieux que tout se sache clairement. J'ai fait pour cette faculté le maximum et si j'ai pu le faire, c'est grâce à mes idées ».

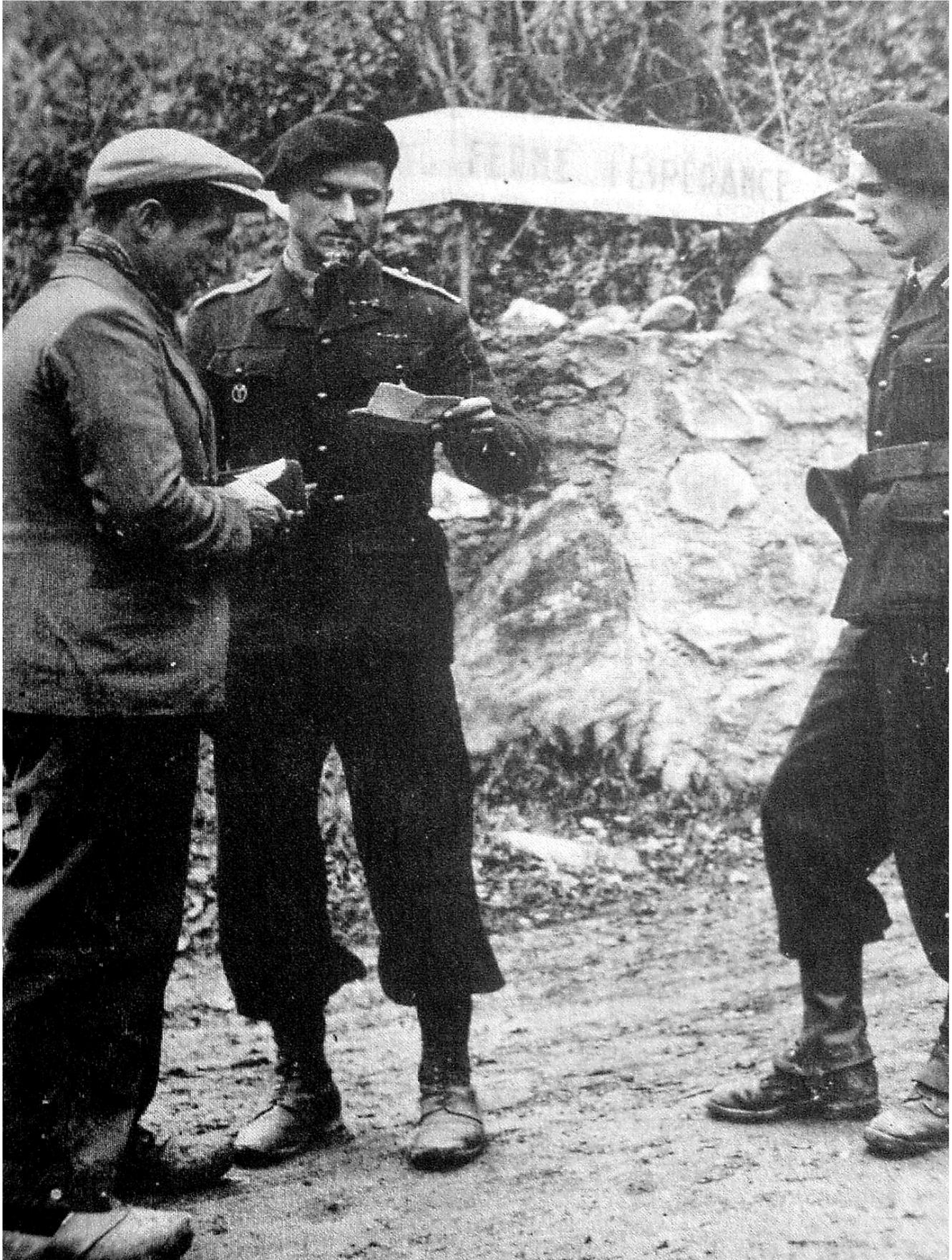
Epilogue.

Pierre Maurer, né le 12 mai 1924 à Paris, fervent catholique et détenteur de la EK-II fut acquitté par la justice. Il consacra ses 25 dernières années de sa vie au chevet des alcooliques et décède le 19 janvier 2009.

- Son ami le Dr. Jacques Evrard, W-Rttf. qui a combattu à Berlin et infirmier du Régiment 57 de la division Charlemagne fut lui aussi chirurgien à Cochin avec le Dr. Maurer.
- Axel Kahn, israélite, était inscrit au parti communiste jusqu'en 1977. Lorsque François Mitterand est au pouvoir il adhère au parti socialiste.
- En 1979 Alice Saunier-Seité était ministre aux universités.

Réponse de l'histoquizz du rat :

Nous sommes sur ce qui reste du camp de Steptfonds, dans le Tarn et Garonne (82). Edgard Puaud, futur Waffen-Oberführer de la division « Charlemagne », alors à la Légion Etrangère en 1940, était en charge de ce camp de réfugiés. Dès 1944, des miliciens et autres personnes soupçonnées de collaborations y sont internés.



Au centre, le lieutenant Géromini de la Franc-Garde. Il commandera la 2/58 de la 33. Waffen-Grenadier-Division der SS "Charlemagne" (Franz.Nr.1)